

L'éducation en travaux :
Les associations engagées sur les
questions éducatives

Histoires de rencontres entre parents, enfants, bénévoles, militants et
professionnels de l'éducation populaire

Chantier « En associant leurs parents, tous les enfants peuvent réussir »

Soutenu et animé par le Contrat Urbain de Cohésion Sociale de l'agglomération brestoise
par le Projet éducatif local de Brest et accompagné par LABERS UBO

Mouvement lancé au niveau national en 2009, à l'initiative d'un collectif d'associations, un chantier intitulé « en associant les parents, tous les enfants peuvent réussir », a fédéré des initiatives qui, sur toute la France (23 sites), ont développé des actions et des réflexions autour de l'association des parents « pauvres » aux politiques éducatives. Sur Brest, pendant 4 ans, 3 sites ont répondu à l'appel à projet de l'IRDSU et expérimenté, participé à la réflexion : la Maison Pour Tous du quartier du Valy Hir, le Centre d'Animation de Pontanezen qui après fusion avec le centre social l'Escale est devenu Horizon dans le quartier de l'Europe, la Maison des Parents, un lieu d'accueil parent-enfant situé à Bellevue.

Pendant plus de 4 ans à raison d'une dizaine de réunions par an, et de la participation à des séminaires nationaux une fois par an, ont réfléchi ensemble aux questions éducatives, mis en œuvre des méthodes originales d'association, participé à une recherche-action : des parents usagers et bénévoles et des professionnels de terrain de ces trois structures, une alliée d'ATD quart monde, des professionnels représentant diverses institutions : l'Éducation Nationale, la Caisse d'Allocations Familiales, la ville de Brest, le Conseil Général du Finistère, des professionnels de divers dispositifs ou réseaux : le Dispositif de Réussite Educative, le Projet Educatif Local, le Réseau d'Ecoute, d'Appui et d'Accompagnement des Parents, le Développement Social Urbain des sociologues de l'Université de Brest ont apporté leur contribution scientifique en accompagnant le projet.

Au total une soixantaine de personnes a participé à ces réflexions et actions sur Brest avec un noyau dur d'une vingtaine de parents et professionnels.

Ce chantier « En associant leurs parents, tous les enfants peuvent réussir » est animé dans le cadre d'un projet national regroupant 23 quartiers et 6 réseaux nationaux (IRDSU, ATD Quart Monde, La FCPE, Les PEP, PRISME, Fédération des centres sociaux) sur le territoire national.

A Brest, le projet s'inscrit dans le cadre du Projet éducatif local et soutenu par le Contrat Urbain de Cohésion Sociale. La démarche locale a été accompagnée par le Laboratoire d'études et de recherche en sociologie – UBO (LABERS).

Pour introduire ...

Ce livret donne à lire des témoignages de parents, d'enfants et d'intervenants du secteur associatif, recueillis par deux sociologues. Ils ont été produits dans le cadre d'une recherche-action financée par Brest Métropole Océane, au cours du "chantier" "En associant leurs parents, tous les enfants peuvent réussir".

L'objectif était de savoir concrètement ce qui marche, quelles coopérations, quels échanges, sont porteurs de changements positifs pour les familles. Dans le champ de l'éducation (animation, accompagnement scolaire, loisirs, éducation populaire, lieu d'accueil parent/enfant), quelles pratiques, quels positionnements professionnels, quelles manières de faire sont "aidants" et constituent des ressources éducatives ?

Les sociologues ont rencontré une dizaine de parents : comme la majorité des gens, ces derniers n'ont pas passé toute leur jeunesse à l'école (46% des 35-44 ans n'ont pas de diplôme ou que le certificat d'études primaires, comme 58% des 45-54 ans) ; comme 15% de la population française, ils vivent avec peu de revenus (sous le seuil de pauvreté, fixé par convention à 60 % du niveau de vie médian de la population, soit 987 euros mensuels pour une personne seule). Ils ont parlé de ce / de ceux qui les aidaient dans leurs questions éducatives comme de ce / de ceux qui ne les aidaient pas. Elles ont ensuite rencontrés leurs enfants quand cela était possible. Puis elles ont rencontré les professionnels, militants, bénévoles des associations parfois seuls, parfois en équipe qu'ils avaient désignés comme ressources. Les témoignages qu'on va lire partent toujours du point de vue que les familles ont eu sur les structures et les professionnels. Nous ne décrivons pas l'ensemble des actions de ces professionnels, des projets de leur institution ni de leur relation avec toutes les familles mais nous éclairons leur travail à partir de la ressource qu'ils ont constituée pour les familles interrogées.

Ces témoignages ont été transcrits sous forme de récits, discutés au sein d'un groupe composé de parents et de professionnels. Parfois co-écrits avec les personnes interrogées, parfois simplement validés, ils proposent une interprétation sociologique de ce qui fait ressource et pose question. Dans un milieu d'interconnaissance où l'anonymat est difficile à garantir, même en changeant les prénoms, certains éléments personnels ont été censurés.

Le "chantier" a fait le choix de ne parler que des situations vécues comme positives pour montrer les dynamiques existantes dans les structures plutôt que de déplorer les difficultés qui se maintiennent.

Brest, décembre 2014

Les participants du "chantier" « en associant leurs parents, tous les enfants peuvent réussir »

L'école est le lieu principal où l'enfant va être élevé, éduqué, sans ses parents. Mais elle est loin d'être la seule ressource éducative pour les parents. Ici, on rencontrera tout ce qui, dans le secteur associatif, participe à accompagner les parents dans leurs vies quotidiennes. Refrain structurant du chantier : Il faut tout un village pour élever un enfant. Il faut tout un village pour accompagner les parents, les soutenir, les aider dans leur fonction parentale. Parfois en prenant en charge des tâches qu'ils ne peuvent pas faire, parfois en se substituant franchement à eux auprès de l'enfant (accompagnement scolaire, mode de garde, prise en charge au domicile...). Parfois en les épaulant concrètement, pratiquement, parfois en les écoutant, les conseillant et en les soutenant moralement. Parfois en créant des lieux de rencontres et d'échanges entre parents aux intérêts communs. Agissant tantôt en direction prioritairement des enfants, tantôt en direction de leurs parents, ces associations sont des ressources pour les parents. Les attentes des parents sont diverses, les associations variées, chaque type d'action répondant à certaines attentes, rarement à toutes.

A QUOI SERT L'ACCOMPAGNEMENT SCOLAIRE ?

PRENDRE CONFIANCE EN SOI POUR ETRE PLUS A L'AISE EN CLASSE

A l'AFEV (Association de la Fondation Etudiante pour la Ville), il y a souvent une ambiguïté sur les objectifs de l'association. Beaucoup de parents pensent qu'il s'agit d'aide aux devoirs. Or, l'objectif est de permettre aux enfants des quartiers populaires de découvrir, de s'ouvrir sur leur environnement (accompagnement à la lecture, aller à la bibliothèque, au cinéma, etc.). Quand Margot, une étudiante de 20 ans, en études de sage-femme et bénévole dans l'association, rencontre Nawel, une petite fille de 10 ans, ses parents, Abdel et Mehida, attendent de l'aide aux devoirs. Abdel a 46 ans, il est agent technique et agent d'entretien. Mehida a 41 ans et travaille à l'usine. Margot choisit de répondre à leur demande, tout en sachant qu'elle ne répond pas aux objectifs de l'AFEV. Deux fois par semaine, elle vient accompagner Nawel qui met beaucoup de temps à faire ses exercices et à apprendre ses leçons. Selon Margot, là où elle devrait et pourrait mettre 20min, elle met une heure. Ensuite, elles jouent. Comme Nawel met du temps à faire ses devoirs, Margot rappelle son horaire de bus pour mettre une limite de temps. Toute la famille y compris Nawel sait qu'à une heure précise, Margot doit partir. Si Nawel n'a pas fini ses devoirs, elles ne peuvent donc pas avoir le temps de jouer. C'est en quelque sorte la « carotte », la récompense une fois les devoirs finis.

Abdel et Mehida trouvent leur fille très timide. Nawel dit elle qu'elle a du mal à parler fort. Margot ne l'a pas remarqué. Seule avec elle, Nawel semble à l'aise. Mehida a remarqué que Nawel recherchait une relation privilégiée avec Margot. Quand cette dernière discute avec Lisa, la sœur cadette, Nawel exprime son mécontentement : elle trouve que Lisa prend trop de place, prend trop la parole. Lisa veut tout savoir, pose plein de questions et c'est du temps que Nawel n'a pas pour elle. Margot lui a expliqué qu'elles avaient toutes les deux leur place, qu'elle était là pour les aider toutes les deux, sortir avec toutes les deux. « Non, tu parles plus avec Lisa. » « Parce qu'elle pose des questions alors on parle avec... Toi, tu as rien dit, on dit rien. ». Pas facile de prendre la parole à côté d'une petite sœur qui la prend plus facilement. C'est très frustrant. Du coup, Margot essaie d'avoir des moments de jeu exclusivement avec Nawel, pour ne pas être seulement associée au moment pénible des devoirs et pour lui laisser davantage de place par rapport à Lisa.

Margot pense, comme Abdel et Mehida, que Nawel n'est pas très autonome et qu'il faudrait qu'elle le soit davantage. Qu'elle en a besoin pour être plus à l'aise à l'école, en classe. Mais faire seule, c'est effrayant quand on n'est pas sûre de soi, qu'on ne se sent pas solide. Le fait de voir Margot seule permet à

Nawel d'avoir le temps, de prendre conscience de ce dont elle est capable pour pouvoir ensuite faire mieux les choses toute seule sans crainte.

Nawel exprime peu ce qu'elle pense et ressent, excepté pour dire à Margot « Tu m'embêtes, tu m'énerves ». Mais elle lui fait des bisous, des dessins, des câlins. Une manière peut-être de se rassurer du regard de l'adulte en face ? Plus facile de continuer et d'avancer quand on peut y lire de l'approbation. Pour elle, faire partie d'un groupe d'élèves l'empêche de percevoir ce regard valorisant. Elle peut mieux s'assurer qu'elle ne dit pas de bêtises dans une relation à deux.

DES ATTENTES DIFFERENTES

L'accompagnement scolaire dans lequel se retrouvent Imane, Naama, Khaïra, Salma et Kinane existe sur le quartier presque depuis la construction de celui-ci. Imane, 16 ans, Khaïra, 12 ans, et Salma, 8 ans, sont les filles de Chirine, 42 ans, qui vit seule avec ses filles et enchaîne les emplois précaires (caissière, cueillette des fraises...). Naama, 12 ans et Kinane, 6 ans, sont les filles de Mounia et son mari, tous les deux ouvriers.

Il arrive que deux générations aient pu connaître l'accompagnement scolaire après sa journée d'école : les parents et leurs enfants. La structure accueille une trentaine d'enfants de primaire et une trentaine de jeunes de collège et de lycée. Les parents qui maîtrisent peu ou pas le français écrit, souhaitent très souvent que leurs enfants soient soutenus par d'autres adultes sur les questions scolaires même s'ils sont disponibles. Mais il y a aussi tous ceux qui ne sont pas disponibles, travaillent à l'heure de la sortie des écoles jusqu'à 20h voire plus tard, qui ont aussi besoin que d'autres prennent le relai auprès de leurs enfants pour s'assurer que les devoirs seront faits dans de bonnes conditions. Les attentes des parents sont donc différentes les unes des autres : il y a ceux pour qui ce qui compte, ce sont les devoirs, ceux qui ont besoin d'un mode de garde et ceux qui ont besoin d'un mode de garde qui assure la prise en charge des devoirs.

En cette année 2013-2014, la structure ne peut accueillir tout le monde et une vingtaine d'enfants adressés par l'école se trouvent sur liste d'attente.

Les animateurs vont chercher les enfants à la sortie de l'école publique (ce qui ne les empêche pas d'accueillir des enfants des écoles privées et de l'extérieur du quartier). Ensuite, les enfants goûtent, font leurs devoirs et participent à des activités selon leur âge et selon ce qui est proposé à ce moment-là telles que la musique, la danse française, arabe ou indienne, des activités scientifiques, du jonglage, de la bande dessinée, de la cuisine avec préparation de pop corn, du dessin, des arts créatifs comme un atelier de bois avec la construction d'un avion en bois, ou une confection de

crocodiles et d'abeilles en perle, etc. La structure devient donc à la fois un lieu de loisirs créatifs, une annexe de l'école et une annexe de la maison.

Les collégiens et les lycéens viennent et partent souvent sans leurs parents pour faire leurs devoirs et participer aux activités. C'est surtout avec les enfants de primaire que les animateurs peuvent rencontrer les parents lorsqu'ils viennent les chercher à 18h30, heure de sortie fixée par l'équipe. Ils échangent alors sur la journée : comment ça se passe, comment se sont passés les devoirs. Certains parents restent discuter un peu, d'autres récupèrent simplement leurs enfants. De toutes manières, les animateurs ne peuvent pas voir tout le monde donc ils rencontrent en priorité les parents des enfants avec qui il y a eu un problème et les parents en demande.

Pendant les devoirs, les animateurs essaient d'accompagner individuellement les enfants des petites classes puis d'amener les enfants vers de l'autonomie et du travail en groupe. Le carnet de liaison a été instauré par l'équipe. Il a pour objectif de faire le lien avec la famille (les parents s'engagent au moment de l'inscription à le regarder et à le signer tous les soirs) et avec l'école. En pratique, le lien avec les enseignants se fait surtout dans le cadre des « Temps d'activités périscolaires » à l'école, sur lesquels les animateurs interviennent.

Cinq bénévoles sont aussi présents sur les temps d'accompagnement scolaire. Cela aide les animateurs à poser un cadre « travail » dans un milieu à la fois d'écoute et de loisir et à la fois de travail scolaire. En effet, ces animateurs sont aussi connus sur les activités de loisirs et les jeunes ont surtout envie de discuter, de s'amuser.

Imane est au lycée. Depuis l'école primaire, elle fait ses devoirs à l'accompagnement scolaire. La structure a été une grande aide pour elle au grand plaisir des animateurs. Elle a utilisé ces ressources-là pour grandir. Elle a pu créer une relation stable, de confiance avec François, un bénévole avec qui elle s'entend bien, un ingénieur à la retraite passionné de sciences et de maths. Ressource solide, il parvient à soutenir les enfants jusqu'en seconde. Khaïra et Naama aussi accrochent avec lui. Naama sentait qu'elle avait quelques difficultés en français et François l'a aidée à les résoudre. Il lui donne des indices et lui permet de trouver elle-même ce qu'elle cherche. Naama n'avait pas compris le complément d'objet direct avec ses enseignants. Khaïra, elle, c'est en math qu'elle ressent un peu de peine à apprendre. Avec François, pédagogue, prof de substitution, qui leur donne des sortes de cours gratuits, elles progressent. Quand l'école ne parvient pas à transmettre les savoirs scolaires aux enfants, ces derniers doivent trouver de l'aide en dehors : soit les parents sont en capacité de le faire ou de payer des cours particuliers, soit les enfants rencontrent d'autres adultes qui peuvent les aider comme le font ceux qui fréquentent l'accompagnement scolaire, ou comme le fait Khaïra qui n'hésite pas à ouvrir son cahier de maths devant la sociologue dès qu'elle

apprend que cette dernière a fait une filière scientifique au lycée. Soit ils ne peuvent pas saisir ce qu'ils n'ont pas saisi en classe. Avec François et Jean, un prêtre bon en latin, les filles parviennent à puiser l'aide dont elles ont besoin.

Pour Kinane, qui a des difficultés d'apprentissage de la lecture et de l'écriture, l'enseignante a conseillé aux animateurs de laisser de côté les devoirs et de plutôt l'entraîner à lire et à écrire, d'une manière ludique, avec des petits jeux. Les animateurs essaient en effet de ne pas reproduire le système de l'école, ce qui n'est pas toujours facile sur le temps des devoirs. Ils répondent à une commande de l'école mais essaient de le faire de la manière la plus agréable possible. Les activités, les jeux, les découvertes de la danse et de la musique qui ont lieu en parallèle sont « le sucre qui aide la médecine à couler » pour parler comme Mary Poppins. Pour Kinane, ça fonctionne. Elle sait maintenant écrire son nom et son prénom. Imane trouve qu'alterner devoirs et activités est une bonne idée, les pauses permettent de mieux travailler et de mieux retenir.

Imane, Khaïra, Naama, Salma et Kinane n'ont pas mobilisé le lieu de la même manière. Pour Imane, François lui a permis de lui ouvrir un monde, des horizons et a fait figure de référent, pas seulement dans le domaine scolaire. Imane veut devenir pédiatre et envisage une première scientifique. Rencontrer un ingénieur à la retraite fait donc sens pour elle à ce moment-là de sa vie.

Khaïra et Naama ont utilisé la structure sous forme d'une délégation de l'école, ce qu'elles ne parviennent pas à apprendre, comprendre en cours, elles se le font expliquer ici.

Pour Kinane, il s'agit aussi d'une forme de délégation de l'école, mais une délégation organisée. C'est-à-dire que l'enseignante s'appuie sur un réseau pour faire ce qu'elle ne peut pas faire dans son cadre de travail, afin que Kinane ait les mêmes possibilités d'apprentissage de la lecture et de l'écriture que le reste de sa classe.

Salma, elle, n'a pas de souci à l'école. Chirine, sa mère est fière de raconter qu'elle est première de sa classe. L'accompagnement scolaire lui sert surtout à être encadrée pour faire ses devoirs lorsque sa mère travaille le soir.

Par contre, les enfants sont nombreux et le lieu est vite bruyant. Alors les animateurs font des groupes. Du côté des plus jeunes, une partie commence par les activités de loisirs pour faire les devoirs après et une autre fait l'inverse. Chez les collégiens et les lycéens aussi, il y aura des groupes dès que le local sera agrandi.

Pour les mêmes raisons que les filles, Ethan aussi se rendait à l'aide au devoir de la structure de son quartier. Il n'y va plus depuis qu'il est suivi par un étudiant de l'AFEV et parce que parfois, il rentrait sans avoir fait ses devoirs mais en ayant eu une activité cuisine par exemple. Et ce dont Guy a besoin, c'est vraiment que quelqu'un aide son fils scolairement. Le reste, il peut le faire lui-même.

Pour Guy et Ethan, il y a un décalage entre les attentes parentales et ce qu'offre le lieu. Ces lieux sont cités comme ressources par les parents et les enfants mais leur fonctionnement montre que les intérêts sont différents. Les professionnels ne peuvent sans doute pas répondre à tout l'éventail des attentes et doivent faire des choix, se demander pour qui ils travaillent ? Pour quels parents ils sont utiles ? A qui ils s'adressent ? Qui définit le fonctionnement de la relation entre les parents et les professionnels ?

Abdel et Mehida accordent de l'importance aux activités parascolaires. Leurs trois enfants font tous de la gymnastique trois fois par semaine. Nawel a commencé il y a quatre ans tandis que sa sœur de 8 ans a commencé il y a trois ans et leur petit frère de 3 ans depuis un an. Les parents sont fiers : en compétition, Nawel est 6^{ème} de la région. Ils avaient prévenus les animateurs que leurs filles étaient réservées, surtout Nawel et que donc il serait bon selon eux de les valoriser. Les filles commencent à prendre de l'assurance, au moins le temps de la gymnastique, surtout qu'en compétition, elles se débrouillent bien. Abdel et Mehida y accordent de l'importance, ils en parlent avec les animateurs : est-ce que les filles avancent, est-ce qu'elles ont des problèmes, est-ce qu'il y a des compétitions, etc. Ils font confiance aux animateurs. D'ailleurs, si l'une des filles se plaint de s'être faite disputée, la réponse est spontanée « Si elle vous engueule, c'est parce que vous avez la tête ailleurs, vous faites pas votre exercice comme il faut, voilà, c'est pour une raison. Si vous suivez, elle ne va pas vous engueuler pour rien donc... » A la MPT (Maison Pour Tous), Nawel suit des cours d'anglais. Elle apprend aussi l'arabe. Mais toutes ces activités semblent être trop nombreuses pour l'emploi du temps de Nawel et pour ses capacités d'apprentissage, alors la responsable de l'AFEV suggère aux parents d'arrêter les cours d'anglais – ce qu'ils acceptent. Nawel finit aussi par arrêter l'arabe, l'enseignant étant parti au Maroc. Elle est plutôt contente, car elle a l'impression de confondre l'arabe et le français quand elle parle beaucoup arabe. Pas certain qu'elle se serait posée la même question si au lieu de parler arabe, elle parlait espagnol. Pas certain non plus que les discours politiques qui associent sans la questionner la dite intégration à la maîtrise de la langue française n'influence pas les familles sur la perception qu'elles ont d'une langue qui n'est pas valorisée par les politiques en France.

Scarlett milite à ATD Quart Monde (Agir Tous pour la Dignité) depuis trente ans. Au début, elle voulait améliorer ses pratiques de professionnelle médico-sociale. Aujourd'hui, elle est retraitée et toujours présente. A ATD, les familles dans la pauvreté et les personnes qui décident de s'engager dans ce mouvement sans être directement touchées militent ensemble : pour les droits humains, contre la pauvreté. ATD Quart Monde ne considère pas que les personnes sont responsables individuellement de leur parcours et de leur vie privée, mais qu'il s'agit de questions politiques qui doivent être traitées collectivement. Dix ans après le début de son engagement, Scarlett rencontre Francis, qui s'engage à son tour dans l'association. Ils animent des réunions de croisements de savoirs et des ateliers créatifs choisis par les familles.

Scarlett rappelle alors vivement et fréquemment que la vie privée est une question politique, que l'accompagnement des familles est politique et qu'il ne s'agit pas de « bons sentiments ». D'ailleurs, elle et Francis ne se considèrent pas bénévoles car le bénévolat consiste selon eux à donner une heure ou deux de leurs temps sur des créneaux précis. A ATD Quart Monde, ils n'ont pas d'horaire, la lutte contre la pauvreté fait partie de leurs vies à part entière et ils peuvent être appelés à tout moment. Par exemple, même la nuit quand il faut aller à l'hôpital à 3h du matin pour aller chercher quelqu'un afin qu'il ne rentre pas chez lui à pied alors qu'il a un problème cardiaque.

Scarlett est convaincue aussi que c'est avec les familles qu'il faut travailler et pas seulement l'individu. Pour elle, la promotion d'un individu passe par la promotion de sa famille : l'accès à ses droits, la construction de ses projets, les vacances familiales. Elle a constaté le décalage qui s'installait entre les mères et leurs époux lorsque les pères ne fréquentaient pas régulièrement ATD Quart Monde. C'est pour cela que les alliés d'ATD Quart Monde accompagnent parfois des adultes qu'ils ont connu enfants voire bébés à l'époque où ils accompagnaient leurs parents qui venaient aussi au croisement des savoirs.

C'est le cas d'Aurélie. Scarlett et Francis connaissent Aurélie depuis ses quinze ans, à l'époque où ils accompagnaient Renée, sa mère. Francis se souvient de Renée, de la réunion de rentrée parents-professeurs quand Aurélie avait 15 ans. Tous les parents étaient convoqués mais Renée avait peur : qu'est-ce qu'elle allait leur raconter ? Si elle doit parler, dire qui elle est... Renée n'a quasiment pas été à l'école. Comment allait-elle s'habiller ? Comment allait-il la percevoir avec sa tenue et ses tatouages ? Renée était bien consciente de la manière dont sont perçues les mères comme elle. Elle ne voulait pas y aller. Elle en parle à ATD. Aurélie est là et dit alors à sa mère : « Maman, s'il te plaît, il faut que tu viennes,

pour que pour une fois, je sois comme les autres. ». Les alliés rassurent Renée et lui disent qu'elle n'est pas obligée de parler ; que pour les vêtements, ils chercheront ensemble ce qu'elle pourra se mettre. Mais il reste un problème : la réunion est à 20h30 et Renée n'a pas de moyen de transport pour s'y rendre, ni pour rentrer ensuite. Le groupe d'ATD organise le transport. Renée se rend donc à la réunion parents-professeurs. Francis et Scarlett rencontrent beaucoup de familles pour qui la rencontre avec les enseignants à l'école est extrêmement compliquée tant d'un point de vue des craintes que d'un point de vue pratique. Ils voient bien alors à quels points ces parents perçus comme des parents « démissionnaires » qui « s'en foutent », ne s'en « foutent » pas du tout et ne sont pas du tout « démissionnaires ». Pour que la rencontre à l'école puisse se faire, il y a des conditions, des pré-requis à prendre en compte.

Scarlett et Francis sont là aussi quand Aurélie est prise en charge par l'aide sociale à l'enfance et placée dans un foyer. Puis ils sont là quand Aurélie a son premier enfant à l'âge de 18 ans : Emma.

Aurélie et le père d'Emma ont essayé de vivre ensemble mais un jour, quelqu'un est venu chercher Francis sur son lieu de travail. Il y a de la violence dans le couple. Une ordonnance du juge pour enfant stipule une demande de placement. ATD Quart Monde parvient à mettre en place une hospitalisation mère-fille et un séjour en centre maternel afin de maintenir les liens. Aurélie est assommée par des médicaments et Emma est placée en famille d'accueil.

Quelques années plus tard, Aurélie décide toute seule d'arrêter les médicaments. Tout le monde s'inquiète, y compris Scarlett. Finalement Aurélie devient plus énergique, les discussions redeviennent possibles, elle est de nouveau en capacité de réfléchir et de faire évoluer les choses dans sa vie. Elle participe mieux aux réunions et formations d'ATD. Scarlett et Francis lui conseillent de rencontrer d'autres personnes, des personnes plus qualifiées pour l'écouter comme des psychothérapeutes. Le référent du Conseil général conseille à Aurélie de reprendre des médicaments. Scarlett et Francis lui rappellent alors que seul un médecin ou un psychiatre peut prendre ce genre de décisions. Tous les deux lui conseillent de prendre un avocat pour demander l'extension des droits de visite pour sa fille. L'avocat va dans leur sens, il voit la différence entre Aurélie médicamentée et Aurélie sans la médication et la défend devant le Conseil général « Attendez, elle est quand même mieux sans, laissez-la faire son chemin ».

Quand Emma entre à l'école primaire, Aurélie a envie de voir à quoi ressemble l'école de sa fille. Elle sait qu'elle n'a pas le droit d'y aller et respecte l'interdiction. Alors qu'Emma est en CE2, Aurélie reçoit un SMS de la famille d'accueil lui indiquant qu'elle doit régler 12 euros dans les 24h pour la photo de classe. Les cars sont en grève. Scarlett saisit l'occasion et emmène Aurélie le matin, à 9h pour déposer l'argent et voir dans le même temps l'école.

A l'école, elles sont très contentes de la manière dont elles sont reçues. Aurélie voit la directrice cinq minutes, lui demande si un jour elle pourrait voir le carnet scolaire et l'institutrice de sa fille. La directrice est d'accord. Aurélie ne demande pas à voir sa fille, de rentrer dans la classe, consciente qu'elle n'en a pas le droit. Elle voit les couloirs, les salles de classe ouvertes, la cour de récréation, voir le lieu où sa fille passe ses journées, lui suffit. Pourtant, l'Aide Sociale à l'Enfance leur reprochera d'avoir troublé l'ordre de l'école alors que l'ensemble de la visite n'a pas duré dix minutes.

Les droits de visite sont extrêmement règlementés. La présence d'ATD n'est pas autorisée alors même que les alliés connaissent Emma et Aurélie et sont pour elles comme une famille. La communication avec Emma est également très règlementée. Comment maintenir son lien à l'enfant quand le jour de l'anniversaire, on ne peut pas l'appeler ?

A Noël, la famille d'accueil offre un poney à Emma. Nouvelle difficulté pour Aurélie, elle doit financer un tiers des loisirs de sa fille – et le père un autre tiers – dont les cours d'équitation, sans avoir été consultés, ni elle, ni le père d'Emma sur leurs possibilités financières et sur leurs souhaits. Aurélie ressent la différence entre ses conditions de vie économiques et celles de la famille d'accueil de sa fille qui sont beaucoup plus confortables. Elle a du mal à suivre. L'année suivante, Emma préfère passer Noël dans sa famille d'accueil et Scarlett a l'impression que les conditions de vie décalées des deux familles n'y sont pas pour rien, en plus du fait que le lien entre Aurélie et Emma a du mal à être quotidiennement nourri avec le placement. Emma parle beaucoup de cheval, Aurélie a du mal à partager le goût de sa fille pour l'équitation avec elle.

Scarlett et Francis réalisent l'importance de connaître une personne sur un temps assez long et pas seulement un instant t. Car Aurélie ne pense et n'agit plus de la même manière au fur et à mesure des années, elle apprend, elle comprend ce qui est attendu d'elle, accepte certaines contraintes.

A 30 ans, Aurélie attend un deuxième enfant. Elle a arrêté la contraception en sachant qu'ATD Quart Monde et le Baobab (un lieu d'accueil des parents et de leurs enfants) pourraient la soutenir et l'accompagner. Elle a fait des stages en formations d'insertion en cuisine, branche dans laquelle elle aimerait travailler. Pour le moment, elle vit de l'aide sociale. Pendant sa grossesse, elle cumule les visites obligatoires chez les professionnels : le réseau périnatalité, les psychologues, les sages-femmes, un psychiatre, une assistante sociale, la PMI (Protection Maternelle et Infantile), l'Aide Sociale à l'Enfance, la curatelle... Scarlett sait que ces visites sont stressantes pour elle, qu'elles réactivent le traumatisme du premier placement. Dès que Scarlett est disponible, elle propose de l'accompagner, partage un plat de pâtes avec elle pour l'aider à se détendre avant ou après la visite.

Malgré la multitude des démarches et du suivi d'Aurélie, sa demande d'une travailleuse familiale en régime général n'est pas retenue. Elle cherche en parallèle un nouvel appartement avec l'aide d'ATD,

l'actuel ne lui paraissant pas convenable pour un enfant : la moisissure, le bruit, les voisins, l'environnement. La grossesse d'Aurélié est déclarée pathologique. Son accouchement est déclenché une semaine plus tard, par césarienne. Scarlett s'occupe de la déclaration de naissance de l'enfant, Nina, et elle rend visite à Aurélié tous les jours pendant deux semaines. Au bout de quinze jours, le jour de la sortie autorisée par l'hôpital, deux professionnelles sociales lui parlent de l'éventualité d'un placement de Nina. Un signalement du Conseil Général est transmis au juge pour enfant. Scarlett et Francis sont choqués : personne ne se préoccupe de la manière dont Aurélié va rentrer chez elle, si elle a quelque chose à manger dans son appartement et comment elle va monter les quatre étages avec un nourrisson et une santé fragile. ATD pare au plus pressé et se partage les tâches : deux membres vont la chercher à l'hôpital, Francis l'accompagne chez elle, une autre personne est allée faire des courses, Scarlett va à la pharmacie et chez l'infirmière pour les injections d'anticoagulants. Là, aussi, la question des moyens financiers pour acheter les médicaments n'a pas été posée à l'hôpital.

Les premiers jours sont difficiles, Nina a des problèmes de santé, se retrouve quelques jours à l'hôpital puis rentrée à la maison, doit y revenir pour un traitement quotidien. Tous les jours, les alliés accompagnent Aurélié et Nina pour aller chercher le médicament, l'acheter, puis aller à l'hôpital. Ils aident Aurélié dans ses démarches pour redemander une travailleuse familiale (TISF) en régime général à la PMI, à l'hôpital, à l'assistante sociale mais sa venue tarde à se mettre en place. Pendant ce temps, Scarlett, Francis et d'autres font les courses d'Aurélié. Un planning de présence d'ATD Quart Monde est construit. Ils ont conscience d'agir avec elle comme une famille le ferait. Ils ne le font pas pour les autres membres d'ATD. Cette mobilisation exceptionnelle quotidienne autour d'Aurélié et de Nina répond à l'urgence de la situation et à la difficulté des pouvoirs publics à mettre en place dans les temps les bons outils. Nina prend du poids, s'éveille auprès de sa mère, sa santé se stabilise.

DEVENIR MERE ET VOULOIR ALLAITER

La Leche League défend l'allaitement maternel depuis les années 50 alors que les professionnels de santé sont très inégalement formés pour accompagner l'allaitement. Quand Alexandra, a son premier enfant, Enzo, à l'âge de 34 ans, elle veut l'allaiter mais elle ne se sent pas écoutée à la maternité. Alexandra a obtenu l'équivalent du baccalauréat et travaille dans une PME de câblage à ce moment là. L'équipe médicale, la famille, les proches lui parlent de l'autonomie de l'enfant qu'elle devrait mettre en crèche à trois mois pour pouvoir reprendre le travail. Et comme elle a besoin de travailler, ils lui conseillent de nourrir Enzo au biberon. Alexandra n'a ni envie de reprendre le travail, ni envie de confier son enfant, ni envie de le nourrir au biberon. Elle veut allaiter six mois. Elle se sent soutenue, écoutée par la Leche League qui partage les mêmes convictions qu'elle. Elle reprend le travail par nécessité, l'enfant étant sous la responsabilité de son père, chef d'équipe d'une entreprise de transport, et de ses grands-parents paternels. A la Leche League, elle se fait des amies, des femmes qui ont la même conception qu'elle du nourrissage de leur enfant, et qui rencontrent les mêmes difficultés : comment faire quand on travaille ? Comment faire dans une société où l'allaitement ne va pas toujours de soi à partir d'un certain âge de l'enfant ? Comment faire quand on a un deuxième enfant et qu'on veut allaiter les deux ? C'est le cas d'Alexandra au moment de la naissance de Timéo deux ans plus tard. Elle allaite Enzo et Timéo en même temps pendant deux autres années puis arrête d'allaiter Enzo, tout en continuant avec Timéo. Elle continue à aller à la Leche League pour témoigner auprès d'autres mères qu'il est possible d'allaiter tout en reprenant le travail. Surtout que pour Alexandra, les choses sont plus simples à la naissance de Timéo : elle prend un congé parental.

DEVENIR UN PARENT D'ENFANT PLACE

Gilles a 39 ans, a multiplié les petits boulots (boulangerie, cuisine, usine, serre...) et vit aujourd'hui avec sa compagne du RSA. Il a un fils, Louis, de neuf ans, qui est placé en famille d'accueil depuis deux ans après plusieurs années de mesures éducatives en milieu ouvert. Il exprime sa colère et son

incompréhension auprès d'un de ses voisins : pourquoi lui a-t-on retiré la garde de son enfant alors qu'il ne boit pas, qu'il n'y a pas de violence ? Son voisin lui parle du Baobab, un lieu où peuvent venir les parents, et où les accueillantes, proches du travail social ne jugent pas, ne font pas de 'rapports', où il pourra trouver des ressources. En effet, le Baobab lui parle d'une association de parents d'enfants placés : REVE, REapprendre à Vivre Ensemble. Dans cette association, Gilles rencontre Tanguy, un homme qui l'aide beaucoup. Lui aussi est père d'une petite fille placée en famille d'accueil. Lors d'une visite, Tanguy rencontre Louis, lui explique qui il est, de quelle association, lui explique qu'il essaie d'aider son père. Gilles apprécie d'être aidé par quelqu'un qui a une expérience similaire. Et du coup, il peut entendre quand Tanguy lui dit de se calmer : « Il faut vous calmer. C'est sûr, je comprends la souffrance que vous avez. Moi aussi, je me suis déjà énervé. Mais je comprends, on a exactement le même cas. Il faut vous calmer. Si vous ne vous calmez pas, vous n'arriverez à rien avec ces personnes-là. Avec les assistances à l'enfance, ils vont vous enfoncer. Calmez-vous et vous verrez. Vous allez réussir à aller sur quelque chose avec eux. ». Mais Gilles prévient Tanguy qu'il faut que les promesses de l'Aide Sociale à l'Enfance soient tenues. Que même si Gilles fait des efforts, aidé par Tanguy, il ne pourra pas tenir sur la longueur s'il ne récupère pas rapidement son fils. Rencontrer d'autres parents qui peuvent le comprendre mais qui peuvent aussi l'aider à faire un pas en direction des attentes des institutions est un soutien : la médiation devient possible, le collectif soutient, accompagne, permet de mettre des mots sur la colère mais aussi de la canaliser.

DEVENIR UN PARENT D'ADOLESCENTES AVEC DE FAIBLES REVENUS

Chirine fréquentait dans son quartier un collectif qui n'existe plus : le collectif Parents d'ados. Elle regrette sa disparition. Elle ne prenait pas beaucoup la parole mais entendre les autres parler de leurs problèmes était rassurant et l'aidait à relativiser sur les siens. Finalement, ses filles ne lui posaient pas tant de soucis que ça. Chirine ne veut pas marginaliser ses filles à l'école, ne veut pas qu'elles aient moins que les autres. Mais comment faire pour leur payer toutes ces choses, portables, vêtements, que réclament les ados alors qu'elle n'en a pas les moyens et qu'elle enchaîne les boulots précaires ? Qu'est-ce qu'elle peut dire à ses filles ? A Parents d'ados, elle devenait plus sereine. Ce n'était pas le lieu de conseils, Chirine tirait elle-même les conclusions de ce qu'elle entendait. Elle relativisait parce qu'elle entendait des parents parler de leurs filles de 12 ans qui demandaient des cigarettes et de l'argent de poche. Ses filles ne lui ont jamais demandé ça, tout juste si elles demandent 10 euros lorsqu'elles sortent avec des copines le samedi. Là-bas, elle a pu réaliser aussi que les adolescents ne sont pas que des problèmes en soi mais les cibles d'un marché économique qui rend difficile la fonction de parent dans une société de

consommation et de compétition – surtout quand on n'a pas les moyens financiers pour « suivre la cadence ». Et que finalement, les parents font comme ils peuvent.

Fanny a 31 ans, un parcours de « galères ». Quand elle apprend qu'elle est enceinte de Zoé, il y a trois ans, sa grossesse déclenche un changement de vie : stabilisation, recherche d'emploi, déménagement, alliance avec les travailleurs sociaux, beaucoup de bénévolat. Aujourd'hui, elle élève Zoé seule et se professionnalise dans l'animation, par ses pratiques artistiques. Elle fréquente le Baobab et deux centres sociaux agréés par la Caisse d' Allocation Familiale avec une forte dynamique associative. Elle arrive dans les centres sociaux au départ comme adhérente pour utiliser la garderie de Zoé. Dans les deux centres sociaux, elle se sent soutenue comme mère seule avec sa fille. A la garderie, quand elle travaille et que Zoé est malade, les auxiliaires de puériculture cherchent toujours à trouver une solution.

Elle s'implique rapidement au-delà comme bénévole notamment avec Jean-Luc Roudaut qui est venu travailler avec un groupe de femmes sur le projet d'une chorale dans laquelle les femmes elles-mêmes ont écrit les textes, chanté, dansé, présenté leur spectacle. Elles sortent même un album « De Kerangoff et d'ailleurs » dans lequel sont abordées la vie dans le quartier, la diversité des origines et des cultures au sein du même quartier, la difficulté d'être parent, les violences conjugales etc... tout ce qui fait la vie quotidienne des habitants. Elle expose ses tableaux, donne des cours de dessin, bénévolement. Ce bénévolat va se professionnaliser : elle donne aujourd'hui des cours de dessin rémunérés dans les « Temps d'Activités Périscolaires ».

Le Baobab se concentre en premier lieu sur l'accueil des parents dans leur diversité, avec ou sans leurs enfants : ce n'est pas d'abord un lieu d'accueil de jeunes enfants mais bien un lieu de rencontre pour tous les parents. Son but est de favoriser les relations entre les parents et leurs enfants mais aussi entre les gens quels que soient leur âge et leur réalité de vie. Les accueillantes sont claires sur le fait qu'elles ne remplacent ni les parents ni les autres institutions. L'aspect « maison commune » compte beaucoup. Pour Alexandra qui la fréquente régulièrement depuis qu'Enzo a 2 ans et Timéo quelques mois, c'est une grande famille. Ce qui compte pour les accueillantes du lieu, c'est d'accueillir sans juger, sans culpabiliser, en prenant le parent tel qu'il est, en veillant à ce qu'il s'y sente bien, qu'il ait envie de revenir : pas de prescriptions donc, ou le moins possible, pas de discours sur « ce que doit faire ou être le parent ».

Au Baobab, les parents ont le droit de ne pas venir, le droit de ne venir qu'une fois de temps en temps, de ne plus venir et de revenir, le droit de parler et le droit de se taire.

Alexandra raconte une scène qui l'a marquée : un jour, une femme est présente avec sa fille dans une poussette et la dispute, hurle. Alexandra est choquée, a du mal à le supporter. Martine, une des accueillantes, est présente et l'aide à y trouver du sens : « C'est vous que vous voyez dans la poussette ». Alexandra est d'accord, sensible à cette explication psychologique : ces échanges alimentent sa réflexion et son intérêt pour le développement personnel (elle se nourrit de lectures et de vidéos écrites ou prononcées par des psychologues). Plusieurs échanges qu'Alexandra a avec Martine permettent de lui donner des pistes, des idées auxquelles elle n'aurait pas pensé : comme le fait, selon les mots d'Alexandra, qu'Enzo est peut-être surdoué, ce qui expliquerait son comportement. Alexandra se dit alors qu'elle pourrait voir un psychologue pour poser le diagnostic. Elle apprécie la manière de parler de Martine, toujours prudente et rassurante avec des « si je puis me permettre... », « Peut-être que Enzo... ». Avant de s'adresser à Enzo, elle demande à Alexandra « Est-ce que je peux me permettre de lui parler ? ». Alexandra apprécie ces attentions, ce respect, apprécie de ne jamais se sentir remise en cause comme mère, de ne pas s'entendre dire qu'elle est fusionnelle avec ses enfants.

Si un enfant pleure et que le parent ne veut pas le prendre dans ses bras, les accueillantes n'interviennent pas toujours, même si ça les touche. Elles essaient d'amener les parents à comprendre que prendre un enfant dans ses bras ne fait pas de lui un « capricieux » mais ne le disent pas frontalement pour ne pas juger, ne pas faire la morale et surtout ne rien imposer, quand elles sentent que le parent n'est pas prêt, pas demandeur. Elles ne répondent qu'aux demandes des parents, ce pour quoi il est venu

au Baobab, sans imposer leur point de vue a priori, attentives à ce que chacun fasse son chemin à son rythme.

Il leur arrive aussi de prendre la voiture pour aller chercher un parent qui a un pied dans le plâtre par exemple et qui a appelé, aimerait venir sur un temps spécifique d'accueil.

Gilles aussi trouve des ressources au Baobab. Les accueillantes savent que quand on a un enfant placé, qu'on ne le voit pas dans le quotidien, avoir un lieu où on est présent comme parent permet d'être reconnu comme père. Ensuite, il ne se sent pas jugé, il peut parler, se confier : les accueillantes sont à la fois proches des professionnels avec qui il est « en guerre », mais en même temps n'ont là aucun pouvoir sur sa vie directe, ont un rôle différent qui leur permet de l'entendre sans qu'il se censure. Les accueillantes lui disent comment ses propos de père très déterminé à retrouver son enfant peuvent être reçus par un professionnel : « Vous voyez, quand vous dites ça, ça peut renvoyer ça. ». Le Baobab permet à Gilles de rencontrer une institution, des professionnelles en qui il peut à nouveau avoir confiance. Elles savent qu'elles n'ont que le point de vue de Gilles mais qu'importe, pas besoin d'avoir toutes les versions d'une histoire pour prêter de l'attention à ce père. C'est comme ça, qu'après un entretien qui s'est mal passé avec la référente du placement de son enfant, Gilles a appelé le Baobab pour pouvoir se confier, raconter ce qu'il venait de se passer. James C. Scott¹ l'explique très bien : quand un rapport de domination empêche de dire à la personne en face ce qu'on a envie de lui dire, on le dit à des personnes face à qui on ne risque rien, à qui on peut le dire, pour se décharger. Les accueillantes jouent ce rôle de réceptacle de ses colères, de ses incompréhensions.

Fanny, elle, était isolée avec son bébé, n'allait pas bien, elle recherchait un lieu pour être moins seule, pour la stimuler. Quand les accueillantes se rendent compte qu'elle est artiste, elles lui proposent d'animer un atelier peinture pour d'autres parents. Fanny s'engouffre dans cette proposition, se sent mieux, reprend confiance, a de nouveau le pied dans l'étrier, se sent capable de faire des choses qu'elle aime. Elle non plus ne se sent pas jugée, elle peut donc demander des conseils aux accueillantes par exemple lorsqu'elle ne comprend pas un comportement de sa fille, pour réussir à l'habiller le matin, comment la nourrir au moment de l'arrêt de l'allaitement, sur sa santé, etc. Les idées et conseils qui sont donnés à sa demande fonctionnent. C'est ainsi qu'au lieu de courir après sa fille avec les vêtements à la main, elle lui propose de les choisir, ou alors elles font la course « la première habillée ». Et ça marche. Fanny a alors envie de s'investir davantage dans le Baobab, pour les « remercier », du « donnant donnant » comme elle dit, sans que le Baobab ne le demande. Elle se saisit alors de toutes les propositions avec

¹ James C. Scott (2008), *La domination et les arts de la résistance : fragments du discours subalterne*, Editions Amsterdam.

plaisir : faire la couverture d'un abécédaire écrit lors d'un atelier d'écriture avec d'autres parents, par exemple. A tel point que les accueillantes apprécient sa générosité mais considèrent que ce qu'elles lui ont peut-être appris, c'était de se protéger, de ne pas s'oublier, de savoir dire non, de savoir prendre et pas seulement donner. Le Baobab fait partie de ces lieux pourtant institutionnels qui reproduisent des liens de voisinage : réseau de parents qui peuvent échanger sur leur quotidien, cafés autour desquels on discute de la dernière dent du petit, de la question qu'on se pose sur l'éducation de son enfant. Des discussions qui ne nécessitent pas d'être un juge objectif, un expert de la situation. Mais de prêter attention au moment où la personne en a besoin : le « prêt » d'attention permet à la personne d'obtenir de l'attention tout en gardant son autonomie et sans rester dans une forme de dépendance. Cependant, à la différence des liens de voisinage, l'enjeu est aussi d'entourer les familles et les parents de professionnels de l'éducation et du travail social, afin de changer les positionnements, de détendre les relations entre les familles de milieux populaires (le Baobab étant implanté dans un quartier populaire) et les professionnels de l'enfance et notamment de l'aide sociale à l'enfance en étant un espace tiers.

ETRE PARENT, ETRE CITOYEN : DES RESSOURCES POUR REFLECHIR ET POUR AGIR

Alexandra découvre l'Epithète au moment où Enzo a 3 ans et Timéo 1 ans. L'Epithète est une association trop jeune pour demander l'agrément d'éducation populaire mais qui la pratique au travers de son fonctionnement. L'objectif de l'association, autour d'un café et restaurant associatif, est de repenser ses rapports aux autres. La parentalité n'est donc pas le seul sujet, mais elle y trouve pleinement sa place. Alexandra y trouve son compte : ça lui permet de réfléchir à sa manière d'être adulte (quels liens avec les autres et avec le monde, dans une dimension politique, engagée) et à sa manière d'être parent. En premier lieu, parce que c'est un lieu où elle peut venir avec ses enfants alors que souvent, dans d'autres lieux publics, elle sent qu'elle dérange quand ses enfants parlent un peu fort, rient, crient, pleurent, courent. Alexandra se rend à l'inauguration de l'association. Il y a beaucoup de monde, trop même pour voir quelque chose et pour discuter avec les bénévoles mêmes si certains essaient de se déplacer dans la foule. Elle voit tout de même quelques affiches au mur qui lui parlent, des affiches politiques sur différents thèmes : des affiches contre les châtiments corporels, des affiches pour une société sans discriminations, sans exclusion, des affiches où la consommation est pensée autrement, des affiches féministes, des affiches de théâtre engagé, des affiches sur la non violence, contre le nucléaire, etc. des citations en vrac de Bobby Lapointe, Michel Audiard, Coluche, Pierre Desproges, etc.

Alexandra revient une journée plus ordinaire, sans inauguration. La foule a disparu. Il n'y a pas de musique, c'est calme. Sur une petite table, elle voit un petit groupe de personnes qui jouent aux cartes :

des jeunes d'une vingtaine d'années et Laurence, une femme d'environ cinquante ans. Elle a alors envie d'être là, avec eux, assise à cette table en train de jouer aux cartes. Elle fait connaissance avec eux, avec l'association et comprend que le lieu n'est pas seulement fait pour ses enfants mais aussi pour elle. Elle y trouve son compte et en a envie. Elle souhaite se retrouver, a le sentiment de s'être un peu perdue comme parent de deux jeunes enfants. Enzo et Timéo comme beaucoup d'enfants sont très demandeurs et elle a du mal à penser à elle. Elle a l'impression que l'Épithète est une opportunité pour parvenir à le faire. Elle découvre les livres, de nombreux livres disposés ici et là : des romans, des polars, des livres sur l'éducation, des livres pour enfants, des bandes dessinées, des livres d'histoire, des livres et des revues politiques, des livres sur la non violence. Alexandra s'intéresse aux livres sur l'éducation et une des bénévoles lui conseille la lecture d'Alice Miller. Alexandra devient passionnée d'Alice Miller, estime que cette lecture transforme sa manière de penser et d'agir. Elle participe aux « cafés-papotes », des moments d'échanges réguliers animés par celui ou celle qui se propose sur une langue, une culture, une lecture, un thème comme la dette, les paradis fiscaux, l'éducation des garçons et des filles, etc. Alexandra anime un atelier sur le polonais, ayant elle-même la double nationalité franco-polonaise avec un livre pour enfant et une recette qu'elle confectionne sur place. Elle crée des liens particuliers avec des participantes au café papote sur Alice Miller, prend du plaisir à parler avec tout le monde. L'aspect politique et engagé de l'association lui parle, l'intéresse. Dans ce lieu, elle n'est pas seulement parent : il y a des jeux de sociétés pour les enfants mais aussi pour les adultes, de la lecture pour les enfants mais aussi pour les adultes. Alexandra a le sentiment de refaire connaissance avec elle-même comme si elle retrouvait une vieille copine qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps. Elle se dit « Ah tiens, tu es là toi. » « Oui, je suis là mais tu m'avais un petit peu oubliée. ».

Alexandra va régulièrement à l'Épithète avec ses enfants mais Enzo n'est pas toujours content d'être là – ou est parfois en colère pour d'autres raisons, parce que c'est difficile d'avoir un petit frère, parce qu'Alexandra et Stéphane, son époux et le père des enfants, se disputent régulièrement, ou d'autres choses. Enzo refuse alors de dire bonjour, crie, tape, court même quand il lui est demandé d'arrêter de courir, découpe la nappe cirée de la table etc. Alexandra a peur d'être violente dans ses paroles, n'ose pas dire non, explique longuement « on peut aussi faire autrement » « on peut aussi se parler » « on peut aussi taper sur la poubelle » « on peut aussi marcher sur le trottoir ». Laurence et Noémie, une autre bénévole, plus jeune lui expliquent qu'elle explique les choses trop longuement et pas assez clairement à ses enfants. Laurence utilise l'humour pour parler à Alexandra qui sait rire d'elle même « Des fois, il n'y a pas le choix : tu n'as pas envie de prendre l'escalier, ce n'est pas « oui, tu peux aussi sauter par la fenêtre », non, tu prends l'escalier, c'est tout, même si tu n'as pas envie. » Elles lui conseillent d'être plus concise et plus ferme : expliquer les choses aux enfants c'est bien mais sans leur faire une petite conférence.

Alexandra arrive à entendre les remarques qui lui sont adressées. Une petite partie d'elle est vexée mais ne lui coupe pas l'envie d'essayer. Elle « sait de qui ça vient », ce qui veut dire qu'elle sait que les deux personnes qui lui prodiguent ces conseils partagent des valeurs qu'elle juge importantes en termes d'éducation. Valeurs reposant sur la non violence. Alexandra le sait parce que c'est ce que promeut l'association mais aussi parce que Laurence a des enfants et qu'Alexandra est témoin de la manière dont Laurence exerce sa parentalité et elle l'approuve. Ce n'est pas comme les propos de sa mère et de sa sœur qui la dérangent. Avec elles, Alexandra se sent jugée : surtout, elle n'a pas envie de suivre leurs avis puisqu'elle estime avoir reçue une éducation violente, elle n'approuve pas les pensées et les actes de sa famille.

Laurence discute beaucoup avec Alexandra mais s'adresse aussi à Enzo. Un jour, Enzo dégrade intentionnellement un livre. Laurence intervient fermement, lui dit qu'à l'Epithète, il doit respecter ce qui est mis à disposition, et les gens aussi. Alexandra entend la réflexion sans tout saisir, est surprise, trouve Laurence assez sèche, se dit qu'elle doit être fatiguée. Finalement quand Laurence lui explique pourquoi elle a agi ainsi, Alexandra ne se braque pas, accepte et comprend.

En parallèle Alexandra se dispute beaucoup avec Stéphane, le père de ses enfants. Elle se confie à d'autres femmes qui vivent la même chose qu'elle et qui elles aussi fréquentent l'Epithète : des femmes qui restent à la maison avec les enfants, le père qui rentre du travail fatigué, la mère qui fait la tête parce qu'elle a eu aussi une journée dure, le père qui ne comprend pas parce que lui, il était au travail, lui. Après avoir reçu plusieurs réflexions, Alexandra ne se plaint plus à son époux mais à ses amies. Elle et Stéphane finissent par se séparer. Elle arrive alors à l'Epithète en pleurs, explique à Laurence que pour elle, c'est un échec, c'est le père de ses enfants, elle pensait passer sa vie avec lui. Laurence lui répond que ce n'est pas ça l'échec, que l'échec c'est de rester avec quelqu'un quand plus rien ne va. Alexandra est frappée par cette phrase qu'elle continue à se répéter deux ans plus tard, quand elle n'a pas le moral.

Le monde associatif du fait de sa diversité d'objectifs, de manières de faire, d'actions... répond à des attentes très variées. Il est ressource immédiate quand il s'agit pour les parents de déléguer certaines tâches à faible prix voire gratuitement.

Il est aussi ressource pour élargir son réseau de connaissances et d'entraide tant du côté des enfants que des parents : il joue à ce titre pleinement un rôle d'éducation populaire.

Il aide aussi les gens face aux difficultés rencontrées dans leurs conditions de vie (pauvreté, santé, logement, emploi), au-delà des questions de parentalité.

La grande spécificité du monde associatif est que les personnes aidées peuvent à leur tour aider d'autres personnes. Sans en faire une obligation, elles ont accès au bénévolat et au militantisme, elles ont la possibilité de lutter ensemble, d'échanger des pratiques et des connaissances.

C'est aussi que les parents peuvent choisir de se rendre ou pas dans ces lieux et d'adhérer ou non à leurs valeurs : la confiance se nourrit de cette adhésion partagée (ou qui semble partagée) à ces mêmes conceptions du monde et de l'éducation.

Réflexions personnelles...

Le site du chantier : www.en-associant-les-parents.org

Sur Brest, ont participé au chantier :

des parents et des professionnels de la MPT du Valy-Hir, de l'Horizon (quartier de l'Europe) et de la Maison des Parents

ATD quart-Monde

des professionnels de la ville de Brest, du Développement Social Urbain, de la Caisse d'Allocation Familiale, de l'Éducation Nationale, du Conseil Général

et de différents dispositifs de Brest et de Brest Métropole Océane, Dispositif Réussite Éducative, Projet Éducatif Local et Réseau d'Écoute et d'Appui aux Parents et à la Parentalité.

trois sociologues du Laboratoire de sociologie de l'Université de Brest – LABERS